TERRE DE RENCONTRES



recueil collectif

Photo: Rolando Segura

Ce recueil est rendu possible grâce au soutien financier du ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration.

L'équipe du Service d'accueil des nouveaux arrivants (SANA) du Rocher-Percé souhaite remercier tous les contributeurs.rices du recueil. Sans ces personnes, ce projet n'aurait pas vu le jour.

Imprimé à Chandler, en Gaspésie, 2026.

Présentation

Vous avez entre les mains un recueil qui rassemble les histoires, les traditions et les souvenirs de personnes qui habitent la région du Rocher-Percé. Pour l'équipe du SANA, les rencontres sont au cœur du vivre-ensemble. Elles permettent de découvrir l'autre, de mieux comprendre son histoire et de réaliser que derrière nos différences se trouvent bien des choses qui nous rassemblent.

C'est de cette idée qu'est né *Terre de rencontres*. Nous voulions créer un espace où les personnes du Rocher-Percé, qu'elles soient arrivées ici récemment ou qu'elles y aient grandi, pourraient partager une part d'elles-mêmes : un souvenir, une tradition, une recette, une histoire de famille, un parcours, une chanson qui ont une importance particulière.

En invitant les gens à raconter ce qui les a façonnés, nous souhaitions mettre en lumière la richesse de leurs histoires et les échos qu'elles peuvent trouver dans celles des autres. Car un souvenir d'enfance, une recette transmise par une grand-mère, l'attachement à un lieu, le départ vers une nouvelle vie ou le plaisir de retrouver une tradition sont des expériences qui traversent les frontières et les cultures. La Gaspésie est le point de rencontre de ces histoires et ce recueil est une manière de donner la parole à ces personnes.

À travers ces 24 textes proposés ou écrits par 22 personnes, Terre de rencontres rassemble des univers différents, mais reliés par une même envie : partager et transmettre.

Une fois imaginé, le recueil a vu le jour grâce à l'implication d'un comité d'auteurs. Celui-ci a permis à la rencontre interculturelle de dépasser le cadre des textes partagés en collaborant pour trouver un titre, choisir une image de couverture, et décider des mille et un autres détails qui ont permis à ce projet de devenir une réalité : le beau livre que vous avez maintenant entre les mains.

L'équipe du Service d'accueil des nouveaux arrivants du Rocher-Percé

Préface

Chers lecteurs, chères lectrices,

Le vivre-ensemble pour moi, c'est le respect mutuel. C'est la diversité dans un même espace qui conduit à une force collective. C'est de prendre conscience que la personne humaine est la plus précieuse des richesses.

Notre arrivée dans la région à l'automne 2023 nous a fait découvrir un horizon familier, ressemblant à notre pays d'origine. La mer, le vent doux, un paysage aussi reposant qu'accueillant. Au delà de cette richesse naturelle, nous avons été accueillis par la générosité des Gaspésiens. A travers des rencontres interculturelles, le SANA (Service d'accueil des nouveaux arrivants) nous a fait découvrir l'importance d'aller vers l'autre, écouter son histoire et partager un bout de sa culture. Tous ces échanges enrichissent notre identité et contribuent à renforcer le tissu social de la région à travers une bonne intégration des immigrant.e.s.

Bonne lecture,
Halassane Diabate
Gaspésien, d'origine ivoirienne

SOMMAIRE

Orbie - Far Far Est 7

Nadia Mongeon - C'était hier encore! I0

Rolando Segura - Exister ailleurs I2

Marilyne Trudeau - Papa I5

Emilie Bourque Bélanger - Les biscuits d'Émilie.....I7

Isabel Garcia - Le 5 janvier, la nuit des Rois Mages 20

Pachelbel Ngambou - Chanson du marin 22

Andrée-Anne Lefebvre - La recette de l'amour 23

Pierre-Luc Arseneault - Enfants 27

Henrique Beserra Da Silva - Suis ton destin de Fernando Pessoa 30

Stéphane Kawe - Le match que je n'ai jamais pu jouer 32

Maggy Pigeon - Quand le vent nous ramène à l'essentiel 34

Orbie - Premier souvenir 40

Steve Boudreault - Souvenirs d'une grand-mère 42

Vyse Rocher - Son rocher a été percé 43

Mickaella Randrianasolo - Madagascar, culture et nature 48

Bianca Charland - Être enfance 49

Saichon Sangkathip - Une vraie recette thaïe 5I

Caroline Le Breton - Samoëns 54

Ginette Haché - Racler le beurre 55

Steve Boudreault - Souvenirs douloureux 57

Mila Valentina Ardila - Ça va de soi 59

frede - Je me souviens 62

Marie-Claude Prévost - Installez-vous che-nous 64

les voix du recueil 66

FAR FAR EST

Par Orbie

J'me souviens que j'étais prête à bouger.
J'avais pu d'attaches, en ville.
J'étais serveuse, depuis un an.
Depuis que j'avais arrêté l'école.
J'avais pas avancé d'un pouce depuis un an.
Pis moi, j'aime ça avancer, quand même.

Alors ça adonnait bien, cette rencontre, avec un Gaspésien.

J't'ais partie en bus, avec mes bagages, ma casquette, une guitare, ma fébrilité, des crayons et des CVs.
En arrivant, mon Gaspésien pis moi, on était allés s'échouer, sur la plage de Barachois.
C'était beau.
C'était grand.

J'me suis sentie bien.
Comme j'm'étais jamais sentie aussi bien
sur la Rive-Sud et au centre-ville.

J'me suis sentie chez nous
comme j'm'étais jamais sentie chez nous
sur la Rive-Sud et au centre-ville.

Jamais été capable d'expliquer autrement
pourquoi j'avais eu envie d'rester ici.
J'me sentais juste bien,
chez nous
et à la bonne place.

Faque le lendemain, j't'ais partie su'l pouce, vers Percé
pour distribuer des CVs pis m'trouver une raison de rester.

J'ai fait le tour des boutiques, des restos.
J'ai rencontré des gens sympathiques et des rigolos.
Pis des grognons aussi.

J'ai fait 2-3 essais de jobs, un peu toutes croches.
Des demi-journées, toutes aussi croches, qui m'ont confirmé que c'est pas de ça que j'avais envie.
Pis j'ai jamais été payée.
Paraît que ça marche de même, à Percé.

Pis j't'allée cogner à La Maison du pêcheur.
France m'a accueillie, les bras grands ouverts,
la bonté din yeux et la déception d'avoir déjà une équipe complète.

Mais elle avait peut-être de quoi pour moi.
Elle a passé 2-3 appels et elle m'a placée.
Ils cherchent quelqu'un, 8 km plus loin,
à la Vieille Usine.

Pas grave si j'étais à pied
son mari pouvait m'amener,
y s'en allait justement par là.

Son mari, imaginez-vous donc que c'était pas n'importe qui.
C'était le propriétaire du resto,
mais c'était aussi le maire du village
et le directeur du club nautique.
Y s'appelait Georges, mais tout le monde l'appelait Yo.

Un drôle de bozo, vraiment sympathique
à l'accent à mi-chemin entre le français
et le parler des îles St-Pierre-et-Miquelon.

Y m'a parlé que c'était pas facile, d'être maire de Percé
Que c'était un peu comme essayer de gérer un village de Gaulois.
Que tout le monde avait des têtes de cochons.
Les citoyens construisaient des galeries, des agrandissements, la nuit.
Pour être sûrs de pas suivre les règles.

Et que si y'étaient vraiment pas contents, contre la ville,
ben y tiraient du douze sur la réserve d'eau.
Comme hier,
qui me lance de même
en passant à côté du château d'eau.

Y'ont tiré du douze
sur la réserve d'eau potable.

Bienvenue au Far West.
Ou au Far Far Est.

Après, y m'a conté que y'aimait vraiment plonger.
Que tous les jours, y'allait visiter ses casiers de homards
qui laissait à l'année, au pied du rocher Percé.

J'aurais encore écouté longtemps ses anecdotes, mais on était déjà arrivés.

Arrivés au havre de pêche qui allait m'accueillir, pour mon premier été
et ma première job en Gaspésie.
Le havre de pêche où j'allais rencontrer tout le monde du coin, d'un coup.

Où j'allais être en contact avec la pêche, la plage et les sentiers.
Avec la musique, les feux de grèves et quelques décalages culturels.
Que j'allais, pour la première fois, avoir des amis de tous les âges et tous les horizons.

C'est aussi là, que j'allais me faire rappeler par un "Salut !! On est petites-cousines" que j'avais des racines gaspésiennes, moi aussi.

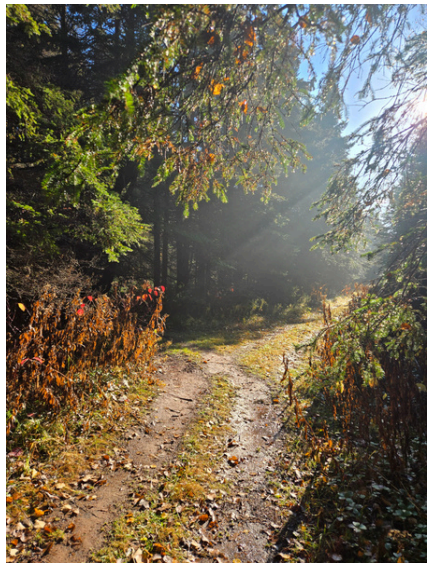
Mes grands-parents, venaient des rangs en arrière.
Y'étaient partis gagner leur vie en ville, quand y'avaient 20 ans.
Moi, j'étais sur le bord, de les avoir, mes 20 ans.
Pis là, j'faisais le trajet contraire.

De la ville, vers la Gaspésie.
Pis j'allais pu jamais repartir.

C'ÉTAIT HIER ENCORE!

Par Nadia Mongeon

Lorsque j'étais enfant, ma plus grande amie était la nature. Elle fût ma compagne de jeu en solitaire. Dans ma cour, il était assez rare de jouer avec mes amies. J'ai appris à utiliser les plantes et les arbres pour nourrir mon imagination fertile. Mes jeux favoris étaient les petites autos et les barbies.



Sur le sol de notre cour, il y avait beaucoup de camomille sauvage *matricaire odorante*, cette jolie plante verte assez courte, avec de délicates feuilles et un beau bouton jaune en forme de cône. J'utilisais fréquemment cette plante. En fait, elle occupait souvent le rôle d'arbre dans ma forêt imaginaire. Les bâtons de bois des nombreuses sucettes glacées que j'adorais manger, servaient quant à eux de ponts au-dessus des nombreux trous que je creusais pour former des lacs que mes petites autos traversaient pour ne pas tomber dans l'eau.

J'étais une ingénieure routière et une technicienne en aménagement paysager. Les petites voitures me permettaient de passer des heures en solitaire sans m'ennuyer. J'ai construit des routes et des ponts, que la pluie venait détruire, et je devais sans cesse recommencer. Ces petites autos étaient achetées par mon père, surtout lorsqu'il se rendait au garage pour faire réparer notre camion. Il y avait une étagère garnie de ces petites autos à l'image des autos réelles présentes sur le marché. J'ai même reçu une fois un camion de pompier et un autobus commercial. J'adorais mes autos.

Toutefois, mon moment favori était lorsque ma mère trop occupée à effectuer des travaux à l'intérieur de la maison, m'oubliait pour un temps. Je fuyais alors dans la forêt, à l'arrière de notre maison. Le fermier qui possédait cette forêt élevait des vaches. Les vaches gambadaient par la forêt pour atteindre le champ le plus près.

Pour ma part, j'avais trouvé un petit éclairci qui me servait de maison, de havre de paix. C'était mon repère secret. Parfois, les vaches passaient par ma maison, mon espace. Elles me fixaient d'un regard curieux, mais poursuivaient leur chemin vers le champ où l'herbe les attendait. Il faut dire qu'elles me faisaient un peu peur. Toutefois ce n'était rien comparé aux cris de ma mère, qui eux me faisaient trembler.

Ce sont mes meilleurs souvenirs, jouer avec la nature, profiter du soleil et de la vie.

Les années 70 étaient des années peu compliquées. Les enfants jouaient toujours dehors sauf les jours de pluie. Les enfants jouaient à des jeux assez simples comme les poupées, la corde à danser (sauter avec un élastique), les balançoires, la tag (course pour attraper un joueur), la cachette, construire des cabanes, faire du vélo, les petites autos et les barbies (petites poupées articulées) tout comme moi. L'imagination était une compagne de jeu en tout temps, c'était essentiel.

EXISTER AILLEURS

Par Rolando Segura

On me posa récemment la question : Pourquoi es-tu en Gaspésie, Rolando? Excellente question, en effet! Je me la pose d'ailleurs régulièrement, ou du moins à l'occasion, c'est selon. Sur les chemins parcourus jusqu'ici, il y eut, certes, des impasses et quelques culs-de-sac. Mais, tel un chemin Lemieux qui bifurque tantôt vers là, tantôt vers là-bas, j'ai fini par aboutir là où je suis en ce moment, à savoir dans un espace de vie confortable, que je ne saurais regretter d'avoir adopté. Bien que je sois arrivé ici dans la trentaine, mon lien avec la péninsule commence alors que j'étais adolescent.

De par sa profession, mon père commença à venir travailler régulièrement à l'hôpital de Mont-Joli au courant des années 90. Il acheta à cette époque-là une maison à Sainte-Luce-sur-Mer, sur le bord du fleuve, où je passais quelques semaines par été. Quand venait le temps de prendre la route, les six heures nécessaires pour s'y rendre me semblaient un obstacle insurmontable. Mon walkman et quelques cassettes faisaient guise de remède contre l'ennui. Une fois sur place, j'étais saisi par le contraste de ma vie d'adolescent banlieusard. C'était la tranquillité des lieux, l'odeur de la nature, le silence du soleil lorsqu'il se couche.

Car il souffle sur cette mer berçante des bourrasques abondantes qui gonflent nos voiles d'optimisme. Il se trouve, sur ces terres, des arbres suffisants pour y prendre racine. Ici, c'est un peu comme redevenir nature. C'est l'écouter nous parler à travers ses cycles, nous unir à ses dialogues. Merles, cormorans et fous de Bassan nous parlent d'un printemps. Floraisons et chants de grenouilles annoncent la chaleur de l'été ; la visite arrive, les plages se remplissent d'amour. Puis un jour, les épilobes fleurissent, et la lumière devient lentement nostalgique, illuminant doucement la mort colorée des feuilles.

L'hiver qui arrive nous entoure de sa noirceur hâtive, nous rappelant délicatement que tout dans la vie n'est que question de début, de fin et de recommencement. N'y a-t-il pas, en effet, rien de plus apaisant qu'un soir de pleine lune suivant une tempête?

J'avoue, malgré tout, qu'il n'est pas toujours facile de vivre en Gaspésie. Je n'aime pas trop cette idée que l'on se fait de vivre dans une carte postale. Car si on regarde attentivement à travers les paysages des brochures touristiques, on retrouve des réalités sociales complexes et délicates dont il serait imprudent de nier l'existence. Ledit éloignement de la région nous pénalise aussi comme citoyens, nous rendant l'accès difficile à des services de base auxquels nous avons pourtant légitimement droit. Les défis sont aussi parfois des lacunes, et peuvent mener à des déceptions.

Certains jours, la Gaspésie c'est aussi la banalité du quotidien. À force de l'habiter, tu finis par ne plus nécessairement voir le paysage. Mais dans ces banalités, j'admire et m'imprègne de la tranquillité générale des lieux, de la bonhomie des choses et de ses moments heureux. Je me trouve parfois un motif banal pour aller me promener au centre commercial de Chandler. Il y a quelque chose d'apaisant à se promener dans cet univers ultra gris aux limites du déprimant. Il y a, dans ce manque de joie de vivre, un rappel que la vie doit rester simple. Pas de temps ni d'espace pour le superflu.

Je me rappelle d'être attablé avec mon père dans un restaurant à Montréal. Il me parlait d'un local pour établir un commerce à Port-Daniel. Il me parlait de la Gaspésie et des oursins qu'il était possible d'y trouver.

Pour lui, les oursins c'étaient les souvenirs du Chili, de ses étés passés au bord de l'océan Pacifique. Le projet de restaurant était censé être plutôt simple et mettre en valeur les produits marins locaux. Je sais maintenant que j'étais profondément ignorant de la Gaspésie, de sa culture, de sa réalité.

En arrivant ici, j'étais en réalité, en terre inconnue, encore sans savoir que mes habitudes de vie montréalaises allaient frapper un mur. L'aventure entrepreneuriale n'a pas été de tout repos, pas plus qu'elle n'a prospéré. Malgré tout, la plus grande leçon que j'ai tirée de cette expérience a été la découverte d'une culture locale qui, bien que partageant de nombreux points communs avec le reste du Québec, a ses unicités.

Au cours de ma vie, j'ai eu l'occasion d'habiter dans différentes villes, sur deux continents. De Montréal à Chandler en passant par Santiago, je ne saurais dire quel est le meilleur ou le pire endroit pour vivre. Je me sens à la maison un peu partout à la fois.

Mais après plus de I5 ans de vie en Gaspésie, je ressens aussi parfois un besoin d'anonymat (et l'envie de retrouver la famille). Je retourne alors changer d'air en ville, profiter de ses abondances et de sa diversité. Malgré ce besoin de changement d'air, lorsque je vois le soir la lune se lever à travers les édifices, je sais qu'elle me pointe la Gaspésie.

Et lorsqu'en revenant par la 20, tu passes Lévis, le temps commence à ralentir. Les plaques automobiles du Nouveau-Brunswick apparaissent, bientôt se pointe Rivière-du-Loup ; l'horizon s'élargit et le fleuve s'ennoblit. Puis, après avoir parcouru la Matapédia et passé par Escuminac, tu sais que la baie des Chaleurs n'est pas très loin. Quand enfin elle t'apparaît dans toute sa splendeur, c'est un grand soupir de bienvenue: Dans deux heures, je suis à la maison.

PAPA

Par Marilyne Trudeau

Mon père aurait aimé la Gaspésie. Ça lui aurait fait du bien à l'âme, la Gaspésie.

Mon père était malade dans sa tête, comme je dis souvent à mes enfants. Il se mettait une pression immense pour performer, tant sur le plan personnel que professionnel. Être au sommet. Faire de l'argent. Paraître aisé financièrement. Le statut social était important. Ce qu'il laissait paraître était important. Pas le droit d'être vulnérable ou de laisser entrevoir une once de fragilité. Le fameux ''front'', lui, il l'avait bien saisi. Il devait souffrir depuis un bon moment, en silence, sans que personne ne s'en doute une seule seconde.

La Gaspésie lui aurait fait du bien.

Le grand air, des gens vrais, chaleureux, solidaires, un rythme de vie plus sain, un moment pour s'arrêter et reprendre goût à la vie. Prendre le temps. Juste, prendre le temps.

Je suis sans doute dans ma pensée magique, mais ça me fait du bien de penser qu'il serait bien, près de moi, en Gaspésie.

Mon père aurait aimé la Gaspésie.

Il aimait jardiner. Il aimait partir en chaloupe pour pêcher, tôt le matin. C'était un gars de région, de campagne. C'est durant les vacances, dans un chalet, sur le bord d'un lac que je me souviens de ses plus beaux sourires. Un sourire sincère.

Ça faisait déjà un bon moment qu'il n'avait pas eu ce sourire sincère.

Ça me manque. Mais la Gaspésie me fait du bien.

Maintenant 9 ans que j'occupe ce territoire. J'y ai trouvé des amis que j'adore, un travail que j'aime, un terrain de jeu infini pour mes enfants et moi. Faut croire que moi aussi, je suis une fille de région.

La différence c'est que j'ai décidé de montrer à mon père qu'il avait d'autre chemin que le sien.

C'est vrai qu'on est bien, en Gaspésie.

LES BISCUITS D'ÉMILIE

Par Émilie Bourque Bélanger

D'entrée de jeu, je tiens à faire deux précisions importantes :

I) D'abord, lorsque j'écris « les biscuits d'Émilie », il n'est pas question de moi, mais d'une certaine Émilie T. Ceux qui la connaissent ou qui l'ont connue lorsqu'elle demeurait en Gaspésie reconnaîtront peut-être la recette. Je tiens donc à accorder le crédit à celle qui m'a fait découvrir ces délicieux biscuits.

2) Ensuite, je suis en train de faire ici ce que je DÉTESTE lorsque je cherche une recette sur Internet : raconter toute une histoire à propos de ladite recette. « Écoute, ben cher, c'est pas ta vie que je veux que tu me racontes, c'est l'estifi de recette que je cherche. » Alors sachez que la recette est un peu plus bas, et que les biscuits seront tout aussi délicieux si vous décidez de « skipper » ma tranche de vie.

Ces biscuits sont entrés dans ma vie en 20I2, année de mon arrivée à Chandler, la magnifique. Je venais pour un remplacement de 3 mois en loisirs communautaires; je ne suis plus jamais repartie! Qui sait, c'est peut-être en partie grâce aux biscuits!

Ma mémoire me fait défaut… Je ne me souviens plus s'ils sont arrivés en vélo ou en raquette, mais ils sentaient le bonheur, encore chauds et moelleux dans leur Tupperware vintage. Émilie T était une femme généreuse de ses petits plats maison, de son temps, de sa personne et de son énergie. Elle a été pour moi une boss, une mentore, une alliée et une amie. Je pense à elle chaque fois que je fais des biscuits; ma transcription inclut ses notes! Le plus drôle, c'est que je ne sais même pas si elle les fait encore; si elle se souvient même qu'elle m'a donné sa recette.

Che, si tu lis ceci, j'espère que ça te fera sourire!

Ces biscuits, je les fais un peu par action réflexion, sans réfléchir, en 2 temps et 3 mouvements. J'ai toujours tout ce qu'il faut en main à la maison.
Pour célébrer ou pour se consoler, ces biscuits sont parfaits pour toute occasion!

Il y a eu des moments où j'en apportais presque chaque semaine au bureau. Célibataire, anxieuse, c'était ma façon de gérer mon stress et d'occuper mes soirées de workaholic… Faire engraisser des collègues comme passe-temps, c'est quand même cocasse! Il faudrait demander à mon chum si les biscuits ont été un élément-déclencheur dans son intérêt pour ma personne…
Mais blague à part, faire à manger, c'est pour moi une forme d'anti-dépresseur. De nature plutôt intello, j'ai aussi grandement besoin de faire des choses concrètes, avec des résultats immédiats. Il y en a qui tricotent, d'autres qui jardinent ou qui gossent dans leur garage; moi, je cuisine. Ça m'apporte une satisfaction immédiate, surtout quand je peux en partager les fruits.

Chaque année en décembre, je me lance dans la confection de desserts pour les Fêtes. J'en offre ici et là, à des amis, des voisins, de la famille, à ceux et celles qui ont rendu ma vie et celle de ma famille plus douce. Pour moi, faire des biscuits, c'est générer et partager un peu de doux.

Ne cherchez pas les traditionnelles sections «ingrédients» et «préparation». Ici, tout est mélangé, ou plutôt intégré! Mais vous verrez, vous ne pouvez pas les manquer… et c'est presque bon pour la santé!

I. Mélanger les ingrédients humides :

- 3/4 tasse de margarine/beurre OU I/2 tasse de beurre + I/4 de compote de pommes (c'est de loin la meilleure option!)
- I œuf
- 30 ml de vanille
- 3/4 tasse de cassonade tassée
- 2 cuillers à thé d'eau



2. Mélanger les ingrédients secs :

- 3/4 tasse de farine tout usage
- 3/4 cuiller à thé de bicarbonate de soude (petite vache)
- I cuiller à thé de cannelle

3. Mélanger tout ensemble

4. Ajouter :

- 3 tasses de flocons d'avoine
- I I/2 tasse de pépites de chocolat
- I/2 tasse de noix de coco râpée non sucrée (ceci est un ajout de ma part!)

5. Faire des petites boules et mettre sur une plaque graissée ou avec papier parchemin

6. Mettre au four I0 min. à 350F

Note importante : les biscuits seront encore mous en sortant du four; il ne faut pas trop les faire cuire!

LE 5 JANVIER, LA NUIT DES ROIS MAGES

Par Isabel Garcia

Depuis toute petite, j'attends toujours avec impatience l'arrivée des Rois Mages.

L'origine de cette fête en Espagne, remonte à I866.

Dans mon pays d'origine, l'Espagne, le jour des Rois Mages marque la fin des fêtes de Noël.

Selon la culture chrétienne, les Rois mages, Melchior, Gaspard et Balthazar, étaient trois sages et astrologues de l'ancienne Perse qui, suivant une étoile brillante, sont arrivés à Bethléem après la naissance de Jésus, apportant de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Dans la nuit du 5 janvier, nous laissons tous nos chaussures près de la crèche ou sous le sapin de Noël afin que les Rois Mages, pendant notre sommeil, déposent leurs cadeaux dans chaque chaussure, à condition bien sûr que nous ayons été sages toute l'année, sinon ils nous laissaient un morceau de charbon !

Quand je suis arrivée au Québec, j'ai vu que le jour des Rois mages, le 6 janvier, n'était pas férié, que tous les enfants étaient déjà à l'école et que c'était le Père Noël qui avais apporté les cadeaux. Noël était terminé depuis longtemps !

Pour ne pas perdre cette tradition, avec des amis, nous avons décidé de célébrer le jour des Rois Mages en partageant la galette des rois.

Je donne quelques cadeaux pour perpétuer la tradition.
Et mes souvenirs d'enfance reprennent vie.

Cinco de enero, la noche de los Reyes Magos

Desde niña en España, siempre he esperado con mucha ilusión la llegada de los Reyes Magos.

El origen de esta fiesta se sitúa hacia el añoI866. En mi país de origen el día de los reyes Magos marca el final de las fiestas navideñas.

Según la cultura cristiana, los Reyes Magos, Melchor, Gaspar y Baltasar eran tres sabios y astrólogos de la antigua Persia que siguiendo a una brillante estrella, llegaron a Belén después del nacimiento de Jesus, aportando oro, incienso y mirra.

En la noche del cinco de enero todos dejamos nuestros zapatos cerca del Belén o del árbol de navidad para que los Reyes Magos, mientras dormimos, dejen sus regalos en cada zapato, claro si nos hemos portado bien durante todo el año si no nos dejan un trozo de carbón!!!!
Cuando llegué a Québec vi que el día de los Reyes Magos no era fiesta, todos los niños estaban ya en la escuela y el que traía los regalos era Papa Noël. Navidad se había terminado hace tiempo!!!!!

Pues para no perder esta tradición, desde hace años, el 6 de enero, con unos amigos, hemos decidido celebrar el día de los reyes Magos compartiendo el roscón de reyes.

Yo doy algunos regalos para continuar la tradición.

Y mis recuerdos de niña vuelven a tomar vida

CHANSON DU MARIN

Par Pachelbel Ngambou

Un jeune marin/ Adèle ma bien aimée

C'était un jeune marin qui revenait de guerre,(bis)
Qui revenait de guerre avec son régiment,
Pour aller voir Adèle Adèle sa bien-aimée.(bis)

Le jeune marin s'en va trouver son capitaine,
Bonjour cher capitaine donnez-moi un congé pour aller voir Adèle Adèle ma bien aimée.(bis)
Le capitaine lui dit : entre dans ta chambrette mets ta culotte blanche et ta ceinture dorée
Pour aller voir Adèle Adèle ta bien aimée.(bis)

Le jeune marin s'en va chez les parents d'Adèle, (bis)
Bonjour chers père et mère ainsi que frères et sœurs
Sans oublier Adèle Adèle ma bien aimée.
Le père lui répond : les yeux remplis de larmes,
Adèle Adèle Adèle Adèle est loin d'ici
Son corps est dans le tombeau son âme au paradis. (bis)

Le jeune marin s'en va sur la tombe d'Adèle,(bis)
Adèle Adèle Adèle Adèle réveille-toi
C'est ton amant fidèle qui vient ici pour toi.(bis)
Un ange lui répond: avec la voix d'Adèle (bis)
Adèle Adèle Adèle Adèle n'est plus ici

Son corps est dans le tombeau son âme au paradis; (bis)
Tu auras une autre fille à l'âge de vingt ans qui sera comme Adèle Adèle ta bien aimée.

Le jeune marin s'en va trouver son capitaine,
Bonjour cher capitaine me voici du retour
Puisque Adèle est morte je m'engage pour toujours. (bis)
Le capitaine répond: la mort est une chose qui prend n'importe qui. (bis)

LA RECETTE DE L'AMOUR

Par Andrée-Anne Lefebvre

Ma mère a élevé quatre enfants. La majorité du temps elle était seule puisque dans un premier temps, mon père travaillait à l'extérieur et dans un deuxième temps, ils ont divorcé au cours de mon adolescence.

Les journées de ma mère débutaient tôt le matin. Vers 4h30-5h00 du matin elle se levait, se préparait un café, fumait une cigarette. Elle écoutait Salut Bonjour d'une oreille distraite en faisant un mot croisé ou en tricotant je ne sais pas quoi. La majorité de ses journées consistait à s'occuper de nous, des lunchs et autres repas, des devoirs, des activités, des rendez-vous, du lavage, du magasinage. Bref, elle ne s'occupait presque pas d'elle-même. Ma mère ne se levait pas tôt parce que nous étions debout ou parce qu'elle avait des tâches ménagères à rattraper. Elle se levait tôt pour passer du temps seule avec elle-même.

Les traditions chez nous ne manquaient pas. De la culture des champs agricoles à la préparation des repas, nous avons longuement vécu en quasi-autonomie alimentaire. Ma mère a cousu nos vêtements surtout quand nous étions plus jeunes alors que la mode nous importait encore peu. Nous vivions lentement et modestement. C'est l'impression qui me reste de mes souvenirs, à moins que la candeur de l'enfance n'ait teinté la réalité.

La nourriture est partie intégrante de mes souvenirs puisque pendant une majeure partie de ma vie notre subsistance repose sur la culture de notre terre agricole et que la plupart du temps nos repas étaient partagés avec de la famille ou des amis. Si la nourriture rassemble les gens alors chez moi, les invités arrivaient en grand nombre. Ma maison était un véritable moulin ou les visiteurs se succédaient les uns aux autres.

Mes cousins et cousines étaient déposés chez nous pour la durée du congé estival, des grands-oncles et grands-tantes venaient passer

l'après-midi et étiraient leur séjour pour la fin de semaine complète.

Tous les congés moindrement festifs se déroulaient inévitablement chez moi : Noël, Pâques, Halloween, la fête de la Reine (personne n'est royaliste chez moi), la St-Jean-Baptiste, la fête du Canada (on n'est pas plus fédéraliste!) Bref tout le monde s'invitait pour manger. Comme disait ma mère : « Un de plus ou de moins, ça fait pas de différence. Je vais juste ajouter un peu plus d'eau dans la soupe! ».

Une chose que j'adorais quand j'étais enfant, c'est quand ma mère me donnait congé d'école pour m'amener déjeuner au restaurant. Je me sentais si privilégiée de pouvoir manquer une journée de cours et passer du temps avec ma mère. Je pouvais ainsi jaser avec les gens de mon village comme une grande fille. J'aimais aussi regarder ce que ma mère cuisinait. Je m'installais au bout du comptoir et je la regardais aller. Elle me disait toujours que pour que ses gâteaux goûtent bon, elle ajoutait toujours Ic. à thé d'amour qui s'avérait être de l'extrait de vanille artificielle.

Peu à peu, notre famille s'est dispersée. Mon père a refait sa vie. Mes sœurs ont pris mari. Mon frère est déménagé. Quant à moi, je rencontre un homme qui me demande si je veux m'exiler dans sa mer natale. En regardant dans le bleu de ses yeux, nous nous promettons de nous aimer jusqu'à ce que la mort nous sépare devant Dieu et les hommes.

On s'installe à Chandler et c'est notre tour de créer des traditions. Au début, j'avais perdu mes repères. Quand je m'ennuie un peu trop de chez moi, j'achète le fromage fumé Le Calumet qui vient du village voisin du mien. La mer a remplacé mes champs de blé. Le bœuf, le porc et le poulet ont fait place au crabe, au homard et autres fruits de mer dans mon assiette.

Le printemps ici est gage de la pêche et non du sirop d'érable et des semences comme je suis habituée. Avant de connaître mon mari, je n'avais jamais goûté à la majorité des plats typiques gaspésiens. Il y a certains mets auxquels je ne me suis jamais fait comme le chiard au

baloney et d'autres dont je ne peux pas me passer comme les guédilles au crabe et les galettes de morue.

Ma mère est décédée récemment. Tous les jours, elle me manque. Je porte un deuil immense et tente de mon mieux d'honorer sa mémoire en perpétuant ses plus belles traditions qui sont devenues pour moi des enseignements de sagesse. Je ne fume pas la cigarette, je n'écoute pas Salut Bonjour et je ne fais pas de mots croisés mais je me lève tôt le matin. Je vis un moment de recueil pour moi-même. Avec mes enfants, je cuisine les gâteaux, les muffins. Je n'hésite pas à ajouter « Ic. à thé d'amour » partout où c'est possible de le faire. Je leur fais découvrir la joie de croquer les légumes et les fruits frais de saison. Je leur fais découvrir les plats de chez nous autant que ceux d'ici. J'adore aussi leur faire découvrir les plats d'ailleurs dans le monde. Je les amène déjeuner au beau milieu de la semaine. Si vous me voyez Chez Fraser ou au Mich Café avec mes enfants, joignez-vous à moi. Poursuivez cette tradition qui est si chère à mes yeux. La nourriture rassemble. C'est ancré en moi.

En faisant le ménage cette semaine, j'ai trouvé un livre de recettes que ma mère m'avait donné. Il contient les recettes que ma mère me faisait quand j'étais enfant. Toute ses recettes sont écrites de sa main. Je pleure doucement en sachant que je ne pourrai plus rien manger de ce qu'elle m'a préparé. Je partage donc avec vous mes deux recettes favorites.

Pouding aux framboises

I ¼ t. de farine
¾ t. de sucre
¼ t. de graisse
¾ t. de lait
I œuf
3 c. à thé de poudre a pâte
Une quantité suffisante de framboises (ou tout autre fruit de saison) pour remplir la moitié d'un plat a cuisson allant au four

1. Déposer les framboises au fond du plat et réserver.
2. Dans un bol, mélanger le sucre, la graisse et l'œuf.
3. Ajouter les ingrédients secs et le lait au mélange.
4. Déposer le mélange sur les fruits.
5. Cuire à 375° F pendant 30 min ou jusqu'à ce qu'un cure dent en ressort lisse.
6. Servir avec de la crème 35%.

Se mange chaud ou froid. Maman acceptait qu'on en mange au déjeuner parce qu'il y avait des fruits.

Betterave en conserve

1. Laver et cuire les betteraves en entier
2. Verser dans l'eau froide lorsque cuite. Retirer la pelure et les imperfections.
3. Couper en morceau et mettre en pot préalablement stérilisé.

Dans un chaudron :

- 4 tasses de vinaigre
- 3 tasses de sucre
- 2 tasses d'eau

Faire chauffer jusqu'à ébullition. Verser sur les bettes. Sceller les pots de façon stérile. Laisser macérer pendant deux semaines avant de manger.

ENFANTS

Par Pierre-Luc Arseneault

Lorsqu'on était jeune, on ne semblait pas réaliser qu'on était bel et bien dans un des plus beaux endroits du monde. Il y avait la mer et ses falaises ocres de chaque côté de la plage du banc de Pabos. Nous y ''montions'' des feux de grève. Il y en avait souvent plusieurs alignés. Le but était de le ''monter'' plus haut que les autres en forme de tente. Pour cela, il fallait trouver le plus long et gros tronc d'arbre et le planter debout afin d'y accoter le reste de la structure. À bras. On ressemblait à des vikings.

En hiver, la plage, nous appelions ça le ''royaume de glace'' comme dans Superman. La mer gelait et les gros morceaux de glace s'amoncelaient sur le rivage créant ainsi un décor de pointes glacées spectaculaires.

Nous avions également un endroit où nous nous rejoignions à Pabos. C'était une balançoire sur un parterre situé dans la rue Bellevue. Nous appelions ça ''la rue''. Le téléphone sonnait et ça demandait : ''Viens-tu dans rue à soir?''. Nous enfourchions alors nos vélos pour s'y rendre afin d'avoir une place sur la balançoire avant que celle-ci ne soit envahie par les ados. Il me fallait d'abord traverser la I32 sur le banc de Pabos sans éclairage et sans accotement à l'époque avec un gros vélo de montagne NORIKA vert avec les guidons cornus. Et je revenais à la nuit tombée. Sans éclairage, il fait noir longtemps. Mais on dirait que c'était une époque où on ressentait moins l'insécurité sociale qui nous habite actuellement. Surtout en ce qui a trait à laisser les enfants se promener tout seul un peu partout.

Le vélo était efficace également pour se rendre chez nos amis ou chez la grand-mère en passant par ''en arrière''. Dans le temps, on utilisait les ''trails de 4-roues'' qui longeaient la voie ferrée.

Et quand le train passait sur cette même voie ferrée, on faisait le signe du ''criard'' pour que le conducteur ''crie du criard''. C'était un moyen efficace également pour se rendre chez ma blonde à Gascons à partir de Petit-Pabos. Environ 2h30 en vélo de montagne avec un équipement loin d'être aérodynamique. Et il fallait revenir. Et la côte à Chouinard devenait moins intéressante.

Bref, il s'en est passé des choses sur la balançoire. Mais ce qui se passe sur la balançoire, reste sur la balançoire. La même chose dans la roulotte à Germain stationnée juste en face. Nous incantions les esprits à l'aide de OUIJA. Ce qui se passe dans la roulotte, reste dans la roulotte aussi. Ce fut une période intense où il a fallu débarquer en pleine nuit chez le prof de 4ième année pour se faire asperger d'eau bénite. C'est un des avantages quand personne n'a pas de téléphone ni d'appareil photo. La seule chose qui reste, c'est de se souvenir et de raconter. Les versions divergent parfois, mais c'est ce qui fait le folklore. Et nous connaissions tous les numéros de téléphones des maisons des amis et de la parenté par cœur.

C'est un temps aussi où nous glissions sur une pente très à pic qui menait à un ruisseau tout en bas au 2e rang de Cap d'Espoir. Rendu en bas, il fallait faire attention de ne pas tomber à l'eau ni de se prendre des bouts de branches dans la face ou dans le corps. En arrivant en bas, on se sentait comme Rambo qui se jette en bas d'une falaise de 300 pieds pour atterrir dans les épinettes et qui trouvait la force de tuer un gars dans un hélicoptère en lui lançant une roche. Rarement qu'un parent ou une tante ne venait voir si on était encore en vie.

Il y a aussi les vesses-de-loup qu'on imaginait comme des bouts de nuages tombés par terre. Avec le temps, ces mêmes champignons se transformaient en ''pets de corneille''. En les écrasant, ils faisaient de la fumée. Nous ne savions pas qu'il s'agissait des mêmes choses que nos bouts de nuages et s'imaginions chacun à notre manière comment les corneilles arrivaient à fabriquer ça.

Nous allions aussi sauter dans la rivière Petit-Pabos non loin du pont rouge. Nous embarquions sur une souche très mouillée et utilisions une ''corde à Tarzan'' qui semblait fiable et nous nous jetions dans l'eau. Je ne crois pas que quelqu'un se soit tué là. Il faut croire que nous étions tous des professionnels.

L'ancienne maison était entourée de pâturages de moutons, de vaches et de bœufs à Petit-Pabos. Nous craignions les taureaux. Nous faisions attention de ne pas porter du rouge si nous avions à ''sauter la clôture''.

Nous craignions aussi le fermier. Pour prouver notre courage, nous allions même coucher dans les champs de vaches malgré la nuit des ''vaches-garous'' qui restera gravée dans notre mémoire et nos cauchemars les plus macabres.

Et le téléphone sonnait souvent pour demander :
- Salut, on joue tu à Donjons à soir''?
- Ok.
- Où?
- Dans la cave chez nous.
- Tu joues quel personnage?
- Mon prêtre chaotique mauvais.
- Ça va encore faire fouèrrer la quête.
- Pas grave, on va rire.

Et il y a les souvenirs où on est content d'avoir été dans une ère sans photo qui se prennent à tous les 2 minutes. Comme lorsqu'on allait chez Smith ou ''à la veuve'' à I5-I6 ans.

À I5-I6 ans, on dirait qu'on devenait majeur ici. En tous cas, dans certains types de commerces.

Si jamais quelqu'un retrouvait une seule photo de cette époque, ça deviendrait une relique. Sinon, ça reste une histoire de ''flash-back'' dans les brumes de l'esprit de notre enfance…

SUIS TON DESTIN DE FERNANDO PESSOA

Soumis par Henrique Beserra Da Silva

Voici un texte choisi pour le recueil. C'est un poème de Fernando Pessoa, un auteur très étudié au Brésil que j'ai connu à l'université.

Ce texte est important parce que je l'ai découvert lors de mes études en littérature. Un poème qui parle de cheminement et d'apprendre à aimer ce que la vie nous offre.

Suis ton destin,
Arrose tes plantes,
Aime bien tes roses.
Le reste est l'ombre
Des arbres d'autrui.

La réalité est toujours plus ou moins
Ce que nous voulons.
Au juste, nous sommes toujours
Semblables à nous-mêmes.

Vivre seul c'est doux.
Grand et noble est toujours
De vivre simplement.
Laisse la douler sur les autels
Comme un voeu des dieux.

Regarde la vie de loin.
Ne la questionne jamais.
Elle ne peut rien
Te dire. La réponse
Est au-delà des dieux.

Mais sereinement
Imite l'Olympe
Dans ton cœur.
Les dieux sont des dieux
Parce qu'ils ne pensent pas.

Poème de Fernando Pessoa

LE MATCH QUE JE N'AI PAS PU JOUER

Par Stephane Kawe

Quand j'étais enfant au Togo, je rêvais de devenir joueur de soccer professionnel, comme beaucoup de jeunes, rendre fier mes parents. Mon père croyait en moi et m'avait inscrit très tôt dans un centre de formation. Les horaires me permettaient de rester dans mon école tout en m'entraînant. Tout se passait bien, et ce rêve a grandi avec moi.
Avec les années, j'ai progressé et mes entraîneurs trouvaient que j'avais le niveau pour aller loin. J'étais devenu un joueur important de mon équipe, l'un des meilleurs. Plus le temps passait, plus je croyais que ce rêve pouvait devenir réel. Je voulais réussir pour moi, mais aussi pour rendre mes parents fiers.

Un jour, j'ai passé un test pour une académie. S'il était réussi, je devais partir à Accra pour un séminaire, puis possiblement en France pour intégrer le centre de formation d'une équipe professionnelle. J'ai réussi ce test sans en parler à mes parents. Quand j'ai appris que j'étais sélectionné, j'ai couru annoncer la nouvelle à ma mère d'abord, ensuite à mon père, convaincu qu'ils seraient heureux.

Sa réaction m'a surpris. Il n'était pas enthousiaste. Pire encore, il a refusé de signer l'autorisation parentale. J'étais mineur, et sans cette signature, je ne pouvais pas partir. Ce refus a été très douloureux. J'avais l'impression qu'on m'enlevait mon rêve, notre rêve.

Ma mère, soutenue par mon père, m'a alors demandé de me concentrer sur mes études, de mettre le soccer de côté. À ce moment-là, je ne comprenais pas. Avec le recul, je réalise qu'ils voyaient plus loin que moi.

Les amis qui sont partis à l'académie ont, pour la plupart, perdu plusieurs années à espérer. Aucun n'est devenu professionnel. Certains ont vécu de la déception, de la dépression, les températures hivernales, travailler à temps partiel pour survivre, bref, le chemin était extrêmement difficile, surtout pour des jeunes issus de familles modestes.

De mon côté, j'ai poursuivi mes études. J'ai fait l'université, obtenu mon baccalauréat en sciences informatiques, et aujourd'hui, je suis enseignant en informatique dans une grande école en Gaspésie. J'adore faire de l'informatique, pouvoir transmettre du savoir, et former les futurs techniciens du Québec.

Le souvenir que je garde n'est donc pas celui d'un rêve brisé, mais celui de parents visionnaires, et d'un enfant trop jeune pour comprendre. J'ai appris qu'il faut parfois prendre des décisions difficiles sur le moment pour se permettre un avenir facile.

QUAND LE VENT NOUS RAMÈNE À L'ESSENTIEL

Par Maggy Pigeon

Il y a des moments dans une vie où tout continue d'avancer, mais où quelque chose, à l'intérieur, demande de s'arrêter.

Ça faisait déjà un moment que nous ne nous sentions plus tout à fait à notre place. Rien que nous pouvions pointer du doigt clairement.
Juste cette impression persistante de forcer un peu trop, de s'adapter à un rythme qui n'était plus le nôtre.

Nous rêvions de plus pour nos enfants.
Pas plus de choses.
Plus d'espace.
Plus de liberté.
Un avenir où ils pourraient respirer, se projeter, s'enraciner sans s'éteindre.

Mais rêver est une chose.
Faire le saut en est une autre.

Parce que partir, ce n'est jamais simple.
C'est laisser derrière soi des amis, de la famille, des repères.
C'est dire au revoir à une grande maison qui a vu naître nos bébés, entendu leurs premiers pas, accueilli leurs anniversaires et leurs nuits sans sommeil.
Une maison pleine de souvenirs, même si elle ne nous ressemblait plus tout à fait.

Puis la vie a tranché pour nous.
Tout a basculé quand mon mari s'est blessé au travail.
Une blessure qui a changé bien plus que son corps.
Elle a ébranlé son métier, son identité et, doucement, toute notre façon d'imaginer la suite.

Quand celui avec qui on partage sa vie ne peut plus exercer le travail qu'il a toujours fait et qu'il vit dans la douleur constante, on ne se demande pas seulement quoi faire ensuite.
On se demande comment vivre autrement.

Nous habitions sur la Rive-Nord de Montréal.
Un endroit où tout va vite.
Des rues où les voitures roulent trop rapidement.
Des quartiers bien rangés, des pelouses impeccables, des règles non dites qu'on apprend à force de se faire rappeler à l'ordre.
Des centaines de maisons par quartier, mais ne voir presque jamais personne.

Un lieu où l'espace se mesure en pieds carrés et où le bruit devient un fond sonore permanent.
Les enfants grandissaient dans un monde trop serré.

Nous avions une belle grande maison.
Mais paradoxalement, on ne s'y croisait presque pas.
Chacun dans sa pièce.
Chacun dans son horaire.
Les enfants jouaient peu dehors.
Et quand ils le faisaient, il y avait toujours trop de dangers, ou quelqu'un pour leur dire de ne pas courir ici, de ne pas marcher là, de ne pas déranger.

Peu à peu, nous avons compris.
Nous vivions ensemble, mais pas réellement ensemble.
Bien, mais pas épanouis.
Comme une recette un peu bof, qui te nourrit sans te faire réellement plaisir.
Une recette qui te pousse à te dire que tu devrais modifier les ingrédients ou l'assaisonnement.

La question s'est alors installée.
Doucement.
Sans bruit :
Est-ce vraiment cette vie que nous voulons vivre?

Nous avons pris quelques jours de vacances en Californie pour respirer.
Nos premières vacances de couple sans enfants.
Des vacances pour discuter sans regarder l'heure, pour rêver sans plan précis.

Au retour, le contraste a été brutal.
Le bruit.
La surcharge visuelle.
La densité.
L'agressivité.
La rapidité.
Cette impression étrange d'être entourés de tout, mais de manquer d'essentiel.

Ce n'était pas une fuite que nous cherchions.
C'était un alignement.

Depuis longtemps déjà, le besoin de nature nous interpelait.
L'espace vrai.
L'espace qui apaise.
Celui qui permet aux enfants de courir sans consigne, de grimper, de tomber, de rire.
La possibilité d'un quotidien plus simple, plus humain.
Un quotidien qui respire.

Un jour, une annonce « à vendre » est apparue.
Un lieu un peu imparfait.
Un projet.
Sans prétention.
Sans artifices.
Façonné à la main, avec patience et dévouement.

Un endroit porteur d'histoire, qui semblait attendre qu'une nouvelle famille s'y dépose.

Ce que nous avons vu, ce n'était pas seulement un lieu.
C'était une possibilité de vivre différemment.

Alors nous avons pris la route.
Avec nos enfants.
Sans promesse.
Sans certitude.
Juste pour ressentir.
Pour voir, sans décider, sans encore oser y croire.
Pour permettre aux enfants de nous donner le droit de chambouler leur vie, si stable jusqu'à présent.

Nous avons tous eu un choc.
L'air pur.
La mer.
L'espace.
Le calme nous a frappés.
Un calme réel.
Celui qui ne disparaît pas au premier bruit.
Celui qui laisse de la place à la pensée, au rire, au simple fait d'être ensemble.

Puis est venue l'année de l'entre-deux.
Une année longue, chargée de procédures, de planification et d'attente.
Une année de peine à l'idée de quitter, de stress devant l'inconnu, de doutes qui surgissent au milieu de la nuit…
et d'une excitation discrète, persistante, comme un fil invisible qui nous tirait doucement vers l'avant.

Les enfants se sont adaptés plus rapidement que nous l'imaginions.
Eux qui, à l'école, avaient parfois du mal à trouver leur place et manquaient de motivation, se sont mis à s'épanouir.
Aujourd'hui, ils vont bien.
Vraiment bien.

Leurs journées sont plus légères.
Comme si l'espace autour d'eux avait enfin fait de la place à l'intérieur.

Ils jouent dehors.
Ils respirent.
Leurs cœurs sont plus légers.
Et le nôtre aussi.

Ici, le ciel est magnifique, tous les jours.
Je me surprends à m'arrêter pour le contempler.
Comme si je ne l'avais jamais vraiment vu.
On respire mieux.
On vit au rythme des vagues, des saisons, de la lumière qui change.

Les activités communautaires se succèdent.
Ce sont souvent les mêmes visages que l'on retrouve à chaque fois.
Il y a quelque chose de profondément rassurant dans cette familiarité.
Un sentiment de communauté.
De rassemblement simple.
Un lieu où l'on se salue, où l'on se reconnaît, où l'on finit par se sentir chez soi.

Les enfants du quartier arrivent en quatre roues.
Ils se retrouvent sans plan, juste pour rire, courir, être ensemble.

Nous avons compris que vivre grand ne signifie pas vivre dans une grande maison.
Nous l'avions fait et, pourtant, nous étions dispersés.

Ici, nous avons moins en matériel, moins de magasins,
mais nous avons plus :
plus d'échanges, plus de partage, plus de bonheurs simples et doux.

Partir vivre en région, ce n'est pas seulement changer d'adresse.
C'est choisir un rythme.
Une façon d'élever nos enfants.
Une relation différente avec le temps, avec l'argent, avec les autres.

Nous savons maintenant que le bonheur ne se mesure pas aux murs qui nous entourent,
ni en apparence,
ni en silence forcé derrière une haie bien taillée.

Il se trouve dans les rires, dans le temps passé dehors.
Dans ce ciel qu'on prend le temps de regarder.
Dans les liens qui se tissent naturellement.
Aujourd'hui, je sais que nous avons fait le bon choix.
Pas parce que tout est parfait, mais parce que tout est aligné.
Nous sommes bien ici.
Heureux.
Ancrés.

Et peut-être que « chez soi », au fond,
ce n'est pas l'endroit qu'on quitte sans regret,
mais celui qu'on choisit avec courage,
en se disant, ensemble :
Oui. C'est chez nous. C'est ici, en Gaspésie.

PREMIER SOUVENIR

Par Orbie

Je me souviens les barreaux du balcon.
L'autre balcon, juste en face.
Ou plutôt à côté.

Je me souviens surtout du ballon.
Un beau gros ballon mal gonflé, coloré.

Je me souviens le voisin, sur le balcon d'à côté.
Le vide qui nous sépare.
Il me sourit gentiment.
C'est mon ami.
Il me lance le ballon.

Excitée et pleine de joie, du haut de ma hauteur de bébé,
j'ai les bras sortis, entre les barreaux.
Je les ouvre, pour attraper le ballon.
Et les referme.

Trop tôt.

Le ballon tombe en bas, sur le sol.
Deux étages plus bas.

Je le regarde.
En bas,
Si loin, hors de portée.

Le jeu est terminé.
Je ne l'ai pas attrapé et je m'en veux.
Je suis triste, déçue est complètement au dépourvu.

Fin du souvenir.

J'avais moins de I8 mois.
Je sais, l'être humain est pas supposé avoir de souvenir avant l'âge de 3 ans.
Mais moi, j'avais I8 mois.
Je le sais, car nous sommes déménagés dans un duplex, à St-Rédempteur, à la naissance de ma petite sœur.
I8 mois, c'est l'âge que j'avais à ce moment.

Curieuse, j'y suis retournée une fois, adulte.
Ma mère m'avait donné l'adresse.
Rue de Vinci, à Ste-Foy. Les blocs appartements beige.

Les balcons étaient tels que dans mon souvenir.

Mais il n'y avait plus de ballon sur le gazon.

SOUVENIRS D'UNE GRAND-MÈRE

Par Steve Boudreault

Je me souviens comme si c'était hier me disait ma grand-mère; Elle qui vient de célébrer son IOO^{e} anniversaire. Il y a tellement de choses qu'elle me raconte; de son enfance à aujourd'hui. Nous sommes très privilégiés, car nous possédons la fine pointe de la technologie. Dans son temps, il fallait marcher des heures pour se rendre à la poste, à l'église ou à l'école.

Nous sommes hantés par des craintes qui semblent enfantines, car à son époque, il n'y avait pas de salon funéraire. On devait exposer la dépouille dans le salon familial.

De nos jours, il est simple de garder contact par le biais des réseaux sociaux alors que pour mes grands-parents, on sortait rendre visite à la famille ou simplement aux voisins en passant la soirée à jouer aux cartes et discuter.

Une chose qui me frappe pour ce qui est de cette génération est la simplicité ou en d'autres termes; le fait que nous vivons dans la luxure. Ma grand-mère me dit souvent qu'elle de connaissait pas ce qu'est l'intimité, car elle devait partager sa chambre avec ses sœurs et ses frères, faisaient de même. Lorsqu'elle s'est mariée, ses enfants ont dû faire comme eux étant donné le coût de la vie, c'est-à-dire que ma mère devait partager sa chambre avec ma tante et mes trois oncles avaient leur chambre.

Je n'oublie pas aussi toutes ses expressions ou presque, par exemple que c'est toujours important de dire merci et de vouvoyer les personnes âgées, détail qui paraît très simple à mes yeux. Elle me dit également que la prière est comme de l'argent en banque; triste de constater maintenant que les églises sont presque vides.

Il y a tellement de choses que je pourrais dire à propos de cette charmante personne, mais bon, ceux qui la connaissent seront d'accord avec moi pour résumer sa personnalité en quelques mots; générosité, patience, amour, (DEVOTION), et sensibilité.

SON ROCHER A ÉTÉ PERCÉ

Par Vyse Rocher

Il y a des noms qui passent comme le vent.
Et il y a des noms qui frappent comme une pierre.

Le jour où on lui annonça qu'il devait partir vivre dans une ville appelée Rocher-Percé, il sentit quelque chose se figer en lui.
Le nom tomba dans sa poitrine comme un poids qu'on laisse tomber dans un puits.
Un choc.
Un froid.
Un silence.

À cet instant, son cœur devint un rocher.
Un rocher dur, fermé, sans fissure.
Un rocher qui refusait d'espérer quoi que ce soit de ce lieu dont il ne connaissait rien, sinon un nom qui sonnait comme une promesse de solitude.

Il fit ses bagages sans enthousiasme.
Chaque vêtement plié semblait alourdir encore le rocher dans sa poitrine.
Il monta dans le bus, dans l'avion, dans la voiture, sans regarder vraiment le monde autour de lui.
Son rocher prenait toute la place.

Quand il arriva, le vent le gifla.
La mer, immense, respirait lentement comme un animal ancien.
Les maisons semblaient accrochées au paysage comme des nids contre une falaise.
Il se sentit minuscule, déplacé, étranger.

Son rocher se resserra encore.

Les premiers jours, il erra comme une ombre.
Il marchait sans regarder.
Il entendait sans écouter.
Il existait sans vivre.
Il avançait avec ce poids dans la poitrine, persuadé qu'il ne trouverait rien ici, sinon le froid et le silence.

Puis, un matin, quelque chose se produisit.
Une chose minuscule.
Une chose immense.

Un sourire.

Un sourire offert par une femme qui passait, les bras chargés de provisions.
Un sourire qui ne cherchait rien.

Un sourire qui ne forçait rien.
Un sourire qui disait simplement :
« Je te vois. »

Le rocher vibra.
Très légèrement.
Comme si une poussière de lumière avait touché sa surface.

Le lendemain, un homme lui tint la porte d'un commerce.
« Bonne journée à toi », dit-il, avec une chaleur qui surprit.
Le rocher vibra encore.
Une deuxième fissure, fine comme un fil de lumière, apparut.

Puis vinrent d'autres gestes.
Une main tendue.
Un rire partagé.
Une invitation à prendre un café.
Une conversation qui dura plus longtemps que prévu.
Une présence qui ne demandait rien.

Chaque geste frappait doucement contre son rocher.
Pas pour le briser.
Pour l'éveiller.

Et alors, son rocher commença à être percé.

Percé par la gentillesse

Une gentillesse qui entrait par les fissures comme une lumière chaude.
Elle se déposait dans les creux du rocher, le réchauffait, le rendait moins compact.
Il sentait cette chaleur circuler, chercher un chemin, insister doucement.

Percé par la chaleur humaine

Une chaleur qui enveloppait, qui rassurait, qui disait sans mots :
« Tu n'es pas seul ici. »
Cette chaleur creusait des passages, lentement, patiemment, comme l'eau qui sculpte la pierre.

Percé par les sourires

Des sourires sincères, spontanés, lumineux.
Chaque sourire ouvrait une nouvelle brèche.
Chaque brèche laissait entrer un souffle.
Chaque souffle réveillait quelque chose en lui.

Percé par les regards

Des regards qui ne jugeaient pas.

Des regards qui ne fuyaient pas.
Des regards qui semblaient dire :
« Tu comptes. Même si tu ne le sais pas encore. »

Percé par les voix

Des voix douces.
Des voix rieuses.
Des voix qui prenaient le temps.
Des voix qui lui parlaient comme s'il avait toujours fait partie du paysage.

Percé par l'humanité

L'humanité simple, vraie, profonde.
L'humanité qui transforme les pierres en chemins.

Les jours passèrent.
Les fissures devinrent des ouvertures.
Les ouvertures devinrent des passages.
Les passages devinrent des cavernes de lumière.

Un soir, alors qu'il marchait près de la mer, il sentit quelque chose couler sur sa joue.
Une larme.
Une larme chaude, vivante, inattendue.
Une larme qui venait de loin, de très loin.

Une larme qui disait :
« Le rocher bouge.
Le rocher respire.
Le rocher s'ouvre. »

Il comprit alors.
Ce lieu, ces gens, cette terre…
C'était eux qui avaient percé son rocher.
C'était eux qui lui avaient redonné un cœur.
C'était eux qui avaient transformé la pierre en lumière.

Il posa la main sur sa poitrine.
Le rocher n'était plus entier.
Le rocher était percé.
Percé par la bonté.

Percé par la chaleur humaine.
Percé par la douceur de ceux qui l'avaient accueilli sans rien demander.
Il se sentit plus léger.
Plus vivant.
Plus vrai.

Il marcha jusqu'au bord de la mer.
Le vent était doux.
Le ciel était clair.
La mer scintillait comme si elle souriait elle aussi.
Il ferma les yeux.
Il sentit son rocher vibrer une dernière fois.

Puis il sentit quelque chose qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps :
un battement.

Un vrai battement.
Un battement qui disait :
« Je suis vivant.
Je suis ouvert.
Je suis prêt. »
Il ouvrit les yeux.
Devant lui, la mer respirait.
Le vent murmurait.
La terre l'accueillait.

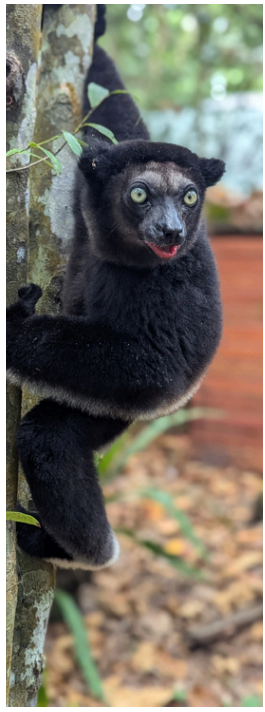
Et il sourit.
Un sourire vrai.
Un sourire profond.
Un sourire qui venait de son rocher devenu cœur.

C'est à ce moment-là qu'il comprit enfin le nom de cette ville.
Une ville où même les rochers apprennent à s'ouvrir.
Une ville où les rochers laissent entrer la lumière.
Une ville qui porte ce nom parce qu'elle sait percer les rochers :
Rocher-Percé.

MADAGASCAR, CULTURE ET NATURE

Par Mickaella Randrianasolo

Voici mon texte, c'est pour parler de Madagascar. Puisque nous ne sommes que deux Malgaches ici à Chandler, je voulais faire connaître mon île et ma culture.



Madagascar est une île unique au monde, un véritable trésor de beauté et de richesses culturelles. Ses paysages majestueux, ses baobabs impressionnants, ses forêts profondes et ses plages paradisiaques donnent à la Grande Île une magie particulière. Mais Madagascar, ce n'est pas seulement la nature : c'est aussi une culture forte, fondée sur le respect : le respect des ancêtres et des aînés, des traditions (fomba), et des valeurs de solidarité et de communauté. Nos contes, nos proverbes et nos tabous (fady) racontent une histoire ancienne et précieuse. La biodiversité de l'île est exceptionnelle : 90 % des espèces animales et végétales, comme les lémuriens, les caméléons, le fosa ou les tortues radiées, n'existent nulle part ailleurs et sont inoffensifs pour l'homme, reflétant l'unicité de Madagascar.



Le ravinala, qui pousse naturellement et nulle part ailleurs, symbolise cette singularité, d'ailleurs c'est l'emblème végétal du pays. Madagascar n'est pas seulement une île paradisiaque : c'est un monde à part, une fierté, une identité et un héritage vivant que nous portons dans le cœur.

ÊTRE ENFANCE

Par Bianca Charland

Enfance,
Tu me prêtes tes enseignements.
Souvenir d'un état d'Être.
Le plus intime.
Au cœur de moi.
L'horloge a sonné
pour célébrer
le non-temps du présent.



Ici, c'est sans contour.
Chaque nouveau jour,
célébration de l'extase des sens :
Parfum odorant,
de ma délicate innocence.
Cheveux ébouriffés,
sans jeu d'apparence.
Le monde me porte,
sans demander mon poids.
Vivre la douce simplicité,
comme beauté.

Parler avec les fleurs,
qui répondent par leur odeur.
Rencontrer les gens, vraiment. - derrière leurs habits gris.
Secouer les sapins blancs,
pour l'offrande d'une pluie de neige.
Flatter délicatement les marguerites.
Croquer joyeusement le cupcake au crémage rose. - sans penser aux miettes.

Les mains sales,
dialogue constant au ras du sol.

Promenade dans les bois,
cueillette des feuilles d'érable,
pour les mettre à sécher dans des cahiers.
Le jus de melon d'eau,
glissant le long de mes bras sous le soleil d'été.

Des graines offertes à la main,
pour l'amitié des Geais Bleus.
Je me demande pourquoi il n'y a pas d'étoiles le jour,
et je les cueille à même le ciel.
Souffler sur les bulles de savon,
d'un bain chaud moussant nuage.
Réenchanter chaque espace inhabité par ma curiosité.

Le monde du mystère s'ouvre à la petite fille,
passerelle entre deux rives.
Contacter en permanence l'immensité du réel.

Depuis le silence qui m'habite,
je témoigne.
Être là,
à chaque instant,
dans l'élégance de l'enfance.

Si j'oublie,
je vous en prie,
rappelez-moi à moi.
Souvenez-moi de qui Je Suis.

UNE VRAIE RECETTE THAÏE

Par Saichon Sangkathip

Je vous présente cette recette de mon pays d'origine, la Thaïlande. Je l'ai choisie parce que c'est une recette simple que ma mère cuisinait. Elle comporte peu d'ingrédients, est très populaire et accessible. On la cuisine pour le repas du matin, le midi ou le soir, et on l'accompagne souvent de concombres.

Recette de Pad Kra Pao au poulet

(La version française se trouve plus loin!)

วัตถุดิบหลัก

- เนื้อไก่ (สับหรือหั่นชิ้น) 200 กรัม
- ใบกะเพรา 1 กำมือ
- พริกจินดาแดง/พริกขี้หนู 5-10 เม็ด (ตามระดับความเผ็ดที่ชอบ)
- กระเทียมไทย 5-6 กลีบ

เครื่องปรุงรส

- น้ำมันหอย 1 ช้อนโต๊ะ
- ซีอิ๊วขาว 1/2 ช้อนโต๊ะ
- น้ำปลา 1/2 ช้อนโต๊ะ
- ซอสปรุงรส 1/2 ช้อนชา
- น้ำตาลทราย 1/4 ช้อนชา (ใส่เพื่อตัดรส ไม่ให้หวานนำ)
- ซีอิ๊วดำหวาน 1/4 ช้อนชา (ช่วยเพิ่มสีสันสวยงาม)
- น้ำมันพืช 1-2 ช้อนโต๊ะ (สำหรับผัด)

ขั้นตอนการทำ

1. เตรียมเครื่องผัด: โขลกพริกกับกระเทียมเข้าด้วยกันพอหยาบๆ (การโขลกจะช่วยให้น้ำมันหอมระเหยออกมารสชาติจะดีกว่าการสับ)
2. ผัดเครื่องหอม: ตั้งกระทะใช้ไฟกลาง ใส่ผัดน้ำมันพืชลงไป พอเริ่มร้อนใส่พริกกระเทียมที่โขลกไว้ลงไปผัดจนส่งกลิ่นหอมและสีเริ่มฉุน
3. ผัดเนื้อไก่: ใส่เนื้อไก่ลงไปผัด เร่งเป็นไฟแรง ผัดจนเนื้อไก่เริ่มสุกตึงทั่วกัน
4. ปรุงรสชาติ: ใส่เครื่องปรุงทั้งหมด (น้ำมันหอย, ซีอิ๊วขาว, น้ำปลา, ซอสปรุงรส, น้ำตาลทราย, ซีอิ๊วดำ) เติมน้ำเปล่าหรือน้ำซุปเล็กน้อย (ประมาณ 1-2 ช้อนโต๊ะ) เพื่อไม่ให้แห้งเกินไป ผัดให้เข้ากันเร็วๆ น้ำซอดเข้าเนื้อไก่
5. ใส่ใบกะเพรา: พอไก่สุกได้ที่แล้ว ปิดไฟทันที แล้วใส่ใบกะเพราลงไป รีบผัดสะบัดกระทะสองสามทีให้ใบกะเพราสลดตึงฉุนส่งกลิ่นหอม แล้วตักเสิร์ฟทันที

Pad Kra Pao au poulet

Ingrédients

Pour le sauté

- Poitrine de poulet (haché ou coupé en petits cubes) 200 g
- I poignée de feuilles de basilic thaï (ou autre basilic)
- 5 à I0 piments rouges Jinda / ou autres piments forts (mettre moins selon votre goût pour le piquant!)
- 5-6 gousses d'ail thaï (ou ail ordinaire)
- I à 2 cuillères à soupe d'huile végétale

Pour la sauce

- I cuillère à soupe de sauce aux huîtres
- I/2 cuillère à soupe de sauce soja
- I/2 cuillère à soupe de sauce de poisson
- I/4 de cuillère à thé de cassonnade (ajouter pour atténuer la saveur, pas pour sucrer)
- I/4 de cuillère à thé de sauce soja foncée (optionnelle, sinon doubler la sauce soya ordinaire)
- I à 2 cuillères à soupe d'huile végétale (pour le sauté)

Étapes

I. Préparer les arômes : Écrasez grossièrement les piments et l'ail ensemble (le pilage aidera à faire ressortir les huiles essentielles, elles auront meilleur goût que de les hacher).

2. Cuire les arômes : Faites chauffer une poêle à feu moyen. Ajoutez l'huile végétale. Quand ça commence à chauffer, ajoutez le piment pilé et l'ail et faites sauter jusqu'à ce que cela dégage un parfum d'arômes et que la couleur commence à devenir rouge.

3. Cuire le poulet : Ajoutez le poulet, augmentez à feu élevé, puis faites sauter jusqu'à ce que le poulet commence à cuire uniformément.

4. Ajouter la sauce : Dans un petit bol, mélangez les ingrédients pour la sauce. Ajoutez un peu d'eau ou de bouillon (environ I à 2 cuillères à soupe) dans la poêle pour que la viande ne sèche pas trop. Ajoutez la sauce au poulet.

5. Lorsque le poulet est cuit, Coupez immédiatement le feu et ajoutez les feuilles de basilic. Faites rapidement sauter la poêle plusieurs fois pour que les feuilles de basilic soient tristes, piquantes et parfumées. Puis servez immédiatement.

SAMOËNS

Par Caroline Le Breton

"Un souvenir d'enfance qui m'est cher et que je suis heureuse de partager aujourd'hui avec mon enfant est un lieu.

Un lieu où nous partions en vacances en famille lorsque nous étions enfants et ce durant des années. Cela s'appelle Samoëns, un petit village de Haute-Savoie en France.



Un merveilleux petit havre de paix au milieu des montagnes et des ruisseaux.

Aussi beau quelle que soit la saison, un peu comme notre cher Québec où nous résidons aujourd'hui.

Nous y sommes allés durant des années puis un jour cela s'est arrêté. Une nostalgie s'est installée mais j'étais bien trop jeune pour m'y rendre seule. J'ai donc attendu une décennie mais n'ai jamais oublié ce petit coin de paradis.

J'y suis retournée et me suis de nouveau laissée émerveiller.
Aujourd'hui je suis fière de le faire découvrir à mon conjoint et ma fille dès que je le peux. Afin de permettre à Samoëns de rester ancré dans notre famille."

RACLER LE BEURRE

Par Ginette Haché

Elle avait le geste lent et sûr. Après avoir déposé la brique de beurre dans l'assiette, elle raclait l'emballage pour en récolter la mince pellicule de beurre qui y était restée collée, puis la déposait sur la surface de la brique dans l'assiette en l'étendant pour en assurer la lissure.
Un geste que je l'ai vue faire des dizaines de fois quand j'étais enfant, puis adolescente. Et que j'ai répété une fois adulte, sans jamais me poser de questions.

Jusqu'à ce que ma fille me demande, intriguée, du haut de ses huit ans : « Maman, pourquoi tu fais ça ?! »

Je me suis sentie prise en faute, et un peu dépourvue.

« Parce que… Euh, parce que c'est comme ça qu'il faut faire », lui avais-je platement répondu. Vous dire le regard qu'elle avait en entendant cette réponse. Il est vrai que ce geste était plutôt incongru dans les années 90, toutes portées vers la consommation. Bien sûr, on ne gaspillait pas à outrance, mais l'insouciance de notre époque ne nous avait pas portés vers les économies de bouts de chandelles, expression qui dit pourtant bien ce qu'il faut faire.

Laver puis faire sécher ses sacs en plastique (de lait, de pain) sur la corde à linge, comme ma mère le faisait dans les années 60, c'était hors de question pour moi. Quant à utiliser un cabas pour faire les courses, c'aurait été m'exposer à des regards de côté… Il ne fallait surtout pas « avoir l'air pauvres », même si on n'était pas riches.

Mais certains gestes de ma mère s'étaient incrustés en moi. Dans la cuisine, j'avais assisté sans le savoir à la transmission muette de ses rituels ménagers. Et 35 ans plus tard, interpellée par ma fille, je me suis rendu compte de leur puissance. Je racle les fonds de casseroles, je termine toujours mon assiette, je suis incapable de

jeter des restants.

Ce qui ne m'empêche pas de les laisser mourir dans le fond du frigo, à côté des courgettes ou d'un fromage agonisant. Les rituels sont parfois inconscients… et pas toujours conséquents.

Mais revenons-en au beurre.

Ma mère ne m'avait jamais expliqué son geste. Et jamais je n'avais posé de questions à ce sujet. Pas besoin. Elle nous avait assez seriné les oreilles avec la valeur des choses, les torts du gaspillage. Elle était de la génération d'après-guerre qui avait connu les privations. On ne jetait pas de nourriture, ou si peu. Les mots fricassée, ragoût, pâté surprise ou sandwich aux radis appartenaient au vocabulaire quotidien.

J'ai gardé de nombreux souvenirs de ma mère, objets, meubles, breloques. Mais en perpétuant quelques-uns de ses gestes, j'ai l'impression de lui redonner vie. Ce qui a infiniment plus de valeur à mes yeux.

Et on dirait que l'époque lui donne raison.

SOUVENIRS DOULOUREUX

Par Steve Boudreault

Il y a de ces moments qu'on voudrait oublier, les mettre dans un coffre et jeter la clé. Des bouts de ma vie qui ressemblent à des cicatrices, mais qui sont invisibles. On pense qu'en claquant des doigts on peut réussir à les supprimer, c'est pourtant impossible malgré les années. Si vous êtes une personne de nature solitaire comme moi, vous pouvez comprendre ce dont je fais mention. L'intimidation, les insultes, les mauvaises blagues et les harcèlements sont des sujets parfois tabous.

Je dois reculer à l'enfance pour me rappeler ce dont j'ai vécu pour la première fois. On se sent souvent mal à l'aise d'en parler à des proches ou à des amis alors on se referme comme une tortue à l'intérieur, on se construit une carapace. Un proverbe dit que le temps fini par tout arranger, mais il faut compter des années en espérant que rien ne refasse surface. Il peut arriver que tout autour de soi s'écroule, que la confiance envers les autres s'efface du jour au lendemain. Dans mon cas, j'ai réussi à me confier à des gens en qui je pouvais avoir confiance. Un peu comme celui qui se donne comme but de grimper le plus haut au sommet du globe, il est important de se rattacher à un moment joyeux de notre vie afin de ne pas perdre pied et faire une chute libre vers le bas.

Le plus difficile, personnellement, c'est de voir le visage des personnes qui m'ont fait douter de moi au quotidien. C'est primordial d'avoir ce que j'appelle une bouée de sauvetage, pour d'autres on peut dire des hobbies afin de faire que les pensées négatives puissent s'envoler comme neige au soleil.

Comme j'ai entendu dans le film ''Crochet'', j'ai trouvé ma pensée positive pour m'élever dans le ciel comme Peter Pan, ainsi on réussit à se sortir la tête du sable et profiter de ce que la vie peut nous offrir.

Les souvenirs douloureux ne sont peut-être pas complètement disparus, mais je peux affirmer que j'en possède quelques-uns qui me donne le goût de continuer et jouir de mon séjour sur terre. Bref, je suis le conseil de la grande Ginette Reno qui le chante si bien; Un jour à la fois.

ÇA VA DE SOI

Par Mila Valentina Ardila

Il y a une certaine énergie chaotique, frénétique et intense chez ma famille. Peut-être chez tous les Colombiens en général, vu leur 'dedication' et amour pour ces petits grains bruns plein de caféine. C'est un amour inconditionnel, transmis de génération en génération, et pratiqué à tous les jours. Ce rituel est exécuté sans exception chez ma grand-mère maternelle. Isabel Ardila commence ses journées avec une tasse de café, parfois deux, avant le lever du soleil et le chant du coq. Seule, elle prépare une carafe pour toutes celles qui dorment encore. Le café chez nous se buvait noir avec une cuillerée de sucre ou deux. Pas de lait. Pas de crème.

Vers six ou sept heures du matin, lorsque la ville était réveillée et prête pour aller travailler, j'entendais une voisine crier: Tamales! Tamales! Calientitos! Compren sus tamales![I] Dans le temps, la voix aiguë et puissante de cette voisine me rendait terriblement nerveuse. Selon ma mère, je me cachais sous les couvertes à chaque matin lorsqu'elle passait en avant de chez nous. Sans exception. Je n'avais pas encore compris que cette dame voulait simplement vendre ses déjeuners. Elle n'était pas dangereuse bien sûr, mais quel enfant apprécie de se faire réveiller par des cris?

Ma grand-mère l'encourageât en lui achetant quatre tamales. Un pour chaque adulte et un pour ma cousine et moi. C'était un déjeuner plein de protéines enveloppé dans une feuille de banane qui s'ouvrait et dévoilait du poulet, du riz, des carottes, et des pois-chiches. Ce déjeuner vert et cuit à la vapeur était apprécié partout, comme chez nous, avec des tasses de café et un fond de musique salsa pour débuter notre journée. L'intensité de Bogota se vivait à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville(maison?). Notre maison était une maison d'intensité, avec des femmes intenses, des conversations difficiles à

[I] « Tamales! Tamales! Frais et chauds! Achetez vos tamales! » - Ma traduction.

suivre vu le chevauchement des voix, la cacophonie de la ville, les cris du coq, l'aboiement des chiens, et la voisine à côté qui se disputait à tous les jours avec son mari. Je me rappelle de la magnitude de tous ces bruits. Après un certain temps, j'imagine que ça devient du bruit de fond. Mais cette intensité est toujours restée avec moi, ainsi qu'un besoin intense pour une bonne tasse de café tôt le matin.

Le soir, après un repas préparé par ma grand-mère, on s'habillait chaudement et on sortait prendre une marche. La température chutait vite la nuit. Je me rappelle bien de la veste de ma grand-mère. Orange et mauve, avec des gros boutons. Jaunes comme le soleil. On filait vite une derrière l'autre, pour aller chercher une petite crème glacée. On marchait sur la rue 20, lentement, appréciant les lumières de la ville. Devant chaque boutique qu'on passait jouait une musique différente. Un peu de salsa, de cumbia, un peu de reggaeton. Une fois rendues au dépanneur, ma mère et moi on prenait souvent une crème glacée saveur maracuya avec les graines noire bien croquantes et acides. La saveur trop acide pour moi, je la mangeais pareil, heureuse de partager quelque chose avec ma mère. Grand-mère Isabel prenait un bon yogourt santé, saveur vanille et gruau, le dégustant lentement. Savourant chaque bouchée.

Avant de rentrer pour le dodo, on allait au parc du quartier: observer les enfants jouer, les adolescents passer sur leurs vélos, les couples qui s'embrassaient. Toute petite, je regardais vers le ciel. Je me rappelle de la lumière des lampadaires qui rayonnaient comme des étoiles. Des bruits de la ville qui accompagnaient les voix des femmes de ma famille. Ma mère qui serrait ma main - je voulais souvent courir derrière les chiens du quartier. De les terroriser et leur crier après. Je me rappelle des cheveux très blonds de ma tante. Je ne comprenais pas comment elle et ma mère avaient des couleurs de cheveux complètement différentes. Ma cousine et moi, on se ressemblait pas tant. Mais ma tante et ma mère s'assuraient qu'on s'habille pareil. Le même hoodie rose avec des petites fleurs oranges, le zipper une grosse marguerite étincelante. Nos mères et notre grand-mère marchaient derrière nous, s'assurent que les deux p'tites gamines rentraient à la

maison saines et sauves.

Quoi que ma famille et moi sommes séparées aujourd'hui par une distance extraordinaire, j'ai conservé ces petits rituels de la vie quotidienne. Siroter un café bien chaud et bien sucré le matin avec mes collègues de travail, chacune impatiente de partager les nouvelles de la fin de semaine. Ou même cette fois-ci de préparer le café pour les autres. Un acte simple, mais d'une tradition extensive qui me précède. Vous pourrez demander à mon amoureux l'importance d'un petit dessert après le souper. Juste un modeste bol de yogourt aux fruits avec un coulis de sirop d'érable me suffit. L'acte de préparer un breuvage, un repas, ou un p'tit dessert demeurera un acte d'amour, d'attention, de douceur. Même quand une de nous était fâchée avec l'autre, on disait tout simplement: ahí le dejé café.[2]



[2] « Je t'ai laissé une tasse de café. » - Ma traduction

JE ME SOUVIENS

Par frede

Je me souviens, en juin I983,
ma grand-mère, un train et moi.
Long voyage vers l'est,
pèlerinage au pays de mes ancêtres.

Je me souviens, en mars I995,
des amis, un refuge et moi.
On m'amène jouer dans les montagnes,
on m'initie aux splendeurs du parc de la Gaspésie.

Je me souviens, en juillet 2000,
un chum, une tente et moi.
Vacances de bohèmes, période d'insouciance,
on arrive par Ste-Anne-des-Monts, on s'installe à Forillon et on repart par Port-Daniel-Gascons.

Je me souviens, en février 2003,
ma vieille Volkswagen Fox, les côtes du chemin de la mine et moi.
J'ai un contrat de travail (yéé é!!) et
pour quelques mois, je m'installe sur la rue Reval.

Je me souviens, en juin 2008,
une toute petite maison en bardeaux, le 2è Rang de Cap d'Espoir et moi.
J'arrête enfin de faire des changements d'adresse,
je dépose mes pénates, adopte un chat et me prends une hypothèque.

Je me souviens, en décembre 20I3,
une lettre de démission, beaucoup de doutes et moi.
Je change de vie, je change de carrière,
mais je ne bouge pas d'ici, ma vie est en Gaspésie.

Je me souviens, en décembre 20I8,
un sac plein de cadeaux, un train et moi.
Deux fois par année, je me déplace vers l'ouest pour des vacances,
je vais visiter la famille, les amis et les souvenirs d'enfance.

Je me souviens, en février 2026,
je fête mes 23 ans de vie en Gaspésie.
Arrivée sur ce territoire pour le travail,
j'y reste maintenant pour l'habiter, le nourrir, le soutenir.

Merci Gespe'gewa'gi de nous accueillir chez toi,
que ce soit pour des vacances, pour une saison ou pour la vie.

INSTALLEZ-VOUS CHE-NOUS

Par Marie-Claude Prévost

Ici, on aime accueillir les gens comme on accueille un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Quand vous arrivez, vous sentez tout de suite la chaleur du monde et la beauté de la place qui vous entourent. Entre notre rocher percé qui se dresse fièrement dans la mer, l'île Bonaventure et ses oiseaux impressionnants, et les p'tits villages où chacun se connaît, il y a tant à découvrir à chaque place.

Vivre icitte, c'est sentir le vent de la mer sur notre face, marcher sur des plages qui n'en finissent plus, regarder des couchers de soleil qui vous laissent sans voix, et savourer des moments simples avec les gens de la place. Chaque saison apporte ses couleurs, ses saveurs et ses activités, et on a toujours l'impression qu'il y a un petit secret à découvrir derrière chaque montagne ou chaque plage.

Si vous venez vous installer icitte, sachez que vous êtes déjà dans la gang. La MRC Rocher-Percé a ce don rare : elle fait sentir à chacun qu'il appartient à quelque chose de beau, de grand et d'unique.
Mais ce qui rend Rocher-Percé vraiment unique, ce sont les gens et leurs coutumes. Ici, chaque village a sa personnalité et même son accent! À Chandler, à Grande-Rivière ou à Percé, la parlure est différente, pleine de nuances, de mots colorés et de petites expressions locales qui vous font sourire. On se retrouve souvent autour d'un café, d'une bière ou d'un feu, et très vite, on se sent accueilli comme un ami de longue date.

Vivre ici, c'est apprendre à apprécier la simplicité et la beauté du quotidien : les longues marches sur la plage, les couchers de soleil flamboyants, les feux à la plage, les histoires racontées par nos grands-mères et grands-pères.

Chaque saison apporte sa magie : l'été vibrant de vie et de festivals, l'automne flamboyant, l'hiver calme et lumineux, et le printemps qui ramène l'énergie de la mer et des terres fertiles.

Installer sa vie che-nous, c'est se laisser emporter par cette richesse naturelle, culturelle et humaine. C'est se sentir connecté à un endroit où chaque village, chaque accent, chaque coutume a quelque chose à raconter, et où chaque nouveau visage est accueilli comme un voisin que l'on avait hâte de rencontrer.

Les voix du recueil

Marie-Claude Prévost
Marie-Claude vit à Newport. Attachée à son milieu, elle est fière de le faire découvrir aux autres. Curieuse et ouverte sur le monde, elle aime découvrir différentes cultures et favoriser les échanges interculturels. Sensible à l'accueil et à l'entraide, elle accompagne les nouveaux arrivants afin de faciliter leur intégration et leur adaptation à leur nouvel environnement.

Maggy Pigeon
Maggy est originaire de Saint-Eustache, sur la Rive-Nord de Montréal, et vit maintenant à Chandler, en Gaspésie, avec sa famille. Mère, éducatrice spécialisée et passionnée d'art-thérapie, elle est guidée par la bienveillance, l'humain et la créativité. Elle aime créer sous toutes ses formes, les animaux et les détails de la nature.

Bianca Charland
Bianca est originaire des Laurentides et est arrivée à Percé en 2024. Elle utilise les techniques mixtes, le collage et la peinture acrylique pour créer des œuvres colorées et vibrantes. Inspirée par la beauté du territoire, elle profite de chaque occasion pour s'émerveiller de la Gaspésie, une source vivante d'inspiration dans sa démarche artistique.

Émilie Bourque-Bélanger
Autrefois fille de ville et grande voyageuse, Émilie s'est enfargé les pieds à Chandler en 2012. Elle y a adopté la mer, la rivière et les grands espaces, mais aussi tout un village. Elle enseigne le yoga et est la maman de 2 jeunes enfants.

Isabel Garcia

Isabel est née dans un petit village de l'Espagne. Elle est partie de son pays à 26 ans et a travaillé dans plusieurs pays avant de décider de s'installer en Gaspesie où elle vit depuis 30 ans. Actuellement, elle est une heureuse mamie à la retraite.

Andrée-Anne Lefebvre

Mère, infirmière et fermière, Andrée-Anne aime s'impliquer en toute discrétion dans sa communauté. Elle adore le textile, les jours de pluie, ses animaux de compagnie et les ramens. Originaire de Val-Alain, elle vit maintenant sa meilleure vie auprès de son mari et leurs 3 enfants en Gaspésie depuis 20I8.

Steve Boudreault

Steve a grandi à Pabos Mills. Il a roulé sa bosse dans divers domaines et est passionné de musique et de lecture. Autodidacte, il est curieux de nature, que ce soit sur l'histoire ou autres sujets. Il a vécu des épreuves difficiles durant son enfance et son adolescence, mais il a réussi à se bâtir une carapace grâce à l'aide de spécialistes, de sa famille et ses amis.

Marilyne Trudeau

Marilyne est originaire de Granby, en Montérégie. Elle a étudié à Sherbrooke et a adopté la Gaspésie en 20I7. Actuellement résidente de Val d'Espoir, elle partage son amour pour sa région d'adoption avec tous ceux et celles qui veulent bien l'entendre! N'essayez pas de la ramener vers un centre urbain, son cœur est et restera pris par la Gaspésie.

Ginette Haché
Retraitée du monde du journalisme, Ginette a quitté la Montérégie pour la Gaspésie, où elle joint sa voix à ceux qui travaillent à y faire rayonner la culture. Elle trouve son bonheur dans les nouvelles générations, qu'elle a la chance de côtoyer au quotidien.

Orbie (Marie-Ève Tessier Collin)
Orbie est une artiste multidisciplinaire de Cap d'Espoir, en Gaspésie. Elle aime raconter des histoires et des anecdotes au dessin, à l'écriture, en BD, en poésie et en chansons.

Nadia Mongeon
Née à Mont-Joli, elle a quitté ce lieu dès son plus jeune âge pour s'installer ailleurs. Depuis 2004, elle est une vraie Gaspésienne. Nadia aime énormément écrire et est une artiste peintre dans l'âme. Elle travaille pour un organisme de défense des droits qui assiste les chômeurs. Néanmoins, elle aspire à vivre de l'art et à voyager, ses deux passions.

Frédérique Bélanger
Frédérique (frede), originaire d'Aylmer (en Outaouais), s'est installée en Gaspésie en 2003. Elle a fait du 2ème rang de Cap d'Espoir son territoire d'où elle peut être une lectrice, cinéphile, baigneuse nordique, ailurophile, cueilleuse sauvage, sorcière, professeure de yoga, sans oublier autrice de poésie du quotidien et artiste de la parole.

Rolando Segura
Rolando est originaire de la rive-sud de Montréal. Il s'établit en Gaspésie en 20II, attiré par les grands espaces et l'esprit de vie communautaire. Outre la photographie, il apprécie particulièrement faire l'épicerie en début de soirée à Chandler, dans une ambiance apaisante.

Mickaella Randrianasolo

Mickaella a grandi à Tamatave, à Madagascar, et elle est maintenant installée à Chandler. Elle s'intéresse à l'informatique et est actuellement en formation au CFP de Chandler, avec l'objectif de devenir technicienne en soutien informatique.

Pachelbel Ngambou

Installée maintenant en Gaspésie, plus précisément à Grande-Rivière, Pachelbel est née et a grandi à Bafang, une petite ville du Cameroun. Elle chante occasionnellement à ses heures perdues. Cependant, c'est une dame battante plus ancrée dans la conception et la fabrication d'accessoires pour hommes, femmes et enfants. On peut retrouver ses créations au Centre de Plein Air & Camping La Seigneurie."

Saichon Sangkathip

Saichon est originaire de Thaïlande, et a vécu quelques années à Québec avant de s'établir en Gaspésie il y a maintenant 9 ans. Newport lui plaît beaucoup par sa tranquilité, la mer tout près, la beauté du paysage et la gentillesse des voisins. Pour elle, c'est une belle place pour faire sa vie.

Caroline Le Breton

Originaire du sud de la France, Caroline est installée depuis quelques années en Gaspesie où elle découvre un tout nouveau style de vie qui rapidement devient le sien. Le contact avec la nature, la tranquillité et la gentillesse des gens lui permettent de se redécouvrir et de créer son univers propre, au point d'y faire naître sa famille. Elle n'oublie pas son sud natal, mais aime se dire que l'on peut être née à un endroit et trouver sa maison à un autre.

Stephane Kawe

Stephane est originaire du Togo et vit aujourd'hui à Chandler, en Gaspésie. Son parcours entre ces deux milieux fait partie de son histoire. Passionné d'informatique et de nouvelles technologies, il est enseignant et aime apprendre, créer et surtout partager ses connaissances avec les autres.

Henrique Beserra Da Silva

Henrique est né à Natal, au Brésil, et est maintenant installé à Port-Daniel, en Gaspésie. Il est artiste-maquilleur et collabore souvent à des séances photos de mode qu'on peut trouver sur les réseaux sociaux. Il apprécie la lecture et la vie paisible en Gaspésie.

Yves Nkamgue

Yves (Vyse Rocher) est un étudiant international, arrivé en Gaspésie en août 2025.

Mila Valentina Ardila

Mila est une artiste colombienne anarcho-féministe qui a grandi à Tiohtià:ke/Montréal. Son œuvre explore le matriarcat, le transcendantalisme, l'amour et toutes les expériences que la vie a à offrir. Dans son temps libre, elle pratique la photographie, l'art et explore l'immensité de Wikipédia. Si vous ne la trouvez pas à un endroit, cherchez-la ailleurs.

Pierre-Luc Arsenault

Pierre-Luc est originaire de Pabos, et s'implique pour la préservation des forêts, berges et milieux naturels de son territoire. Il se passionne pour le développement durable, et fait également partie du conseil municipal de la ville de Chandler.

CJEOE
Rocher-Percé

SANA
Service d'accueil
des nouveaux arrivants
MRC du Rocher-Percé

CJE Option Emploi Rocher-Percé
409 boul.René-Lévesque Ouest,
Chandler

4I8 689-6402

info@cjeoptionemploi.org

cjeoptionemploi.ca

Avec la participation financière de :

Québec

Terre de rencontres

Terre de rencontres est une invitation à voyager au cœur des souvenirs, des traditions et des parcours qui façonnent nos vies.

À travers 24 textes de 22 contributrices et contributeurs d'ici et d'ailleurs, ce recueil tisse des liens entre les générations, les cultures et les territoires. D'une recette thaïe aux souvenirs d'enfance en Gaspésie, d'un conte inspiré de l'Afrique à un témoignage sur l'immigration, d'une chanson de marin à des récits de famille, chaque texte ouvre une fenêtre sur une expérience humaine unique.

Les auteurs nous transportent de Madagascar à la Colombie, du Togo au Québec, tout en nous rappelant ce qui nous rassemble : les racines qui nous portent, les rencontres qui nous transforment et les histoires et traditions que nous choisissons de transmettre.

Entre récits, témoignages, poèmes, chansons et recettes, *Terre de rencontres* célèbre la richesse de nos différences et la beauté des liens qui se créent lorsque nos chemins se croisent, comme ici, en Gaspésie.